

Gérald Purnelle

Écrire en vers

Depuis toujours, la poésie s'est constituée, pensée et pratiquée comme *forme* : plus précisément, comme une mise en forme distinctive du discours humain. Le rythme — le compte des syllabes, la régularité des récurrences accentuelles, les procédés phonétiques — fut toujours et reste définitoire de l'écriture poétique, et c'est sur un usage particulier, *marqué*, du langage humain que se fonde pour une grande part, originelle, l'ontologie du poème. À peu près toutes les cultures ont forgé le vers comme forme spécifique de cet usage discursif, qu'il soit religieux, cultuel, politique, militaire, mythographique, épique, lyrique ou autre.

Mais, forte de sa fonction de marquage et de distinction, toute forme peut s'avérer nomade et passer d'un discours à l'autre, migrer entre les genres. D'ailleurs, si l'on considère l'origine grecque de notre littérature, le vers fut d'abord épique — le récit — et dramatique — l'action. Signe de poéticité donc de littérarité, le vers est centrifuge. Au-delà du théâtre en vers ou de la poésie didactique (qui habitent la maison poésie depuis ses origines) ou du roman en vers du 19^e siècle (qui prolonge la poésie épique classique ou médiévale), on voit de temps à autre tel auteur recourir à ce moyen pour des textes que rien a priori ne doit rapprocher du poème. Ainsi par exemple *Peine perdue* de Jean Paul Curnier (2002), ou plus récemment *L'Inquiétude d'être au*

monde de Camille de Toledo (2012) ne sont-ils pas précisément des livres de poésie. Et de tels usages interrogent.

Joseph Ponthus publie *À la ligne*, un livre sans aucune indication générique sur la couverture, qui, dès qu'on l'ouvre, se montre écrit en vers libres. Sans genre, mais un sous-titre précise toutefois « Feuilles d'usine » et, sur la quatrième de couverture, l'éditeur affirme : « À la ligne est le premier roman de Joseph Ponthus. » Un roman en vers, donc ? Il s'en publie régulièrement — cas le plus fréquent de cet usage non lyrique du vers. Pourtant, à lire ces *vers*, on devine que l'écrit relève davantage du témoignage, voire du journal, que de la fiction, que tout — ou le matériau — est réel, que l'expérience, les sensations, les anecdotes sont *rapportées*, non imaginées. Et, après lecture, un tour sur Internet nous confirme, de la bouche de l'auteur, qu'il s'agit bien de son « histoire » — vécue.

Sans travail, le locuteur (l'auteur, donc) a dû s'en remettre aux agences d'intérim et accepter des boulots en usine, travailler à la chaîne, à la ligne (de production), selon l'expression actuelle : usines de conditionnement alimentaire, abattoirs, boucherie. Ponthus raconte, décrit, expulse de soi les horaires et les conditions de travail, les cadences, les chefs, la fatigue, les transports, le retour chez soi ; la solidarité, l'humanité et la déshumanisation, la précarité, l'attente du job suivant ; la condition animale aussi, l'envers du décor, les scandales alimentaires, le non-dit de notre mode de vie.

C'est direct (« J'en chie mais à l'usine on se tait »), avec de l'humour et sans misérabilisme. L'écriture a pour le narrateur une fonction cathartique, exutoire : elle soutient le quotidien, elle défend de la chute : « Ne pas le dire / L'écrire ». Il faut avoir la force d'écrire tous les soirs. C'est vif : « Il y a peu / dans mon ancienne usine / J'étais dépoteur de chimères / Ça claquait mieux quand même ».

Voici donc un témoignage écrit *en vers*. Pourquoi ce choix formel, dès lors que, n'étant guère le roman que l'on voudrait y voir, l'ouvrage est autre chose qu'un roman en vers, genre qui a recouvré un peu de modernité ?

Le vers libre se définit par le passage à la ligne. Mais l'habile jeu de mots du titre ne suffirait pas à justifier la forme. Il faut chercher du côté des fonctions de l'opération qui consiste à découper le texte. Quand Ponthus écrit :

À l'abattoir
J'y vais comme on irait
À l'abattoir

trois vers en disent un peu plus qu'une phrase de prose. Et on ne s'y trompera pas : dans À la ligne le vers est tout sauf de la prose découpée ; le vers est écrit de l'intérieur, il oscille entre rythme et prose :

Ça a débuté comme ça

Moi j'avais rien demandé mais

Quand un chef à ma prise de poste me demande si j'ai déjà
égoutté du tofu

Quand je vois le nombre de palettes et de palettes et de palettes
que je vais voir à égoutter seul et que je sais par avance que ce
chantier m'occupera toute la nuit

Égoutter du tofu

Je me répète les mots sans trop y croire

Je vais égoutter du tofu cette nuit

Toute la nuit je serai un égoutteur de tofu

Je me dis que je vais vivre une expérience parallèle

Dans ce monde déjà parallèle qu'est l'usine

Il structure la pensée, il épouse l'émotion, il informe la lecture :

À l'abattoir

Aux mauvais jours

On disparaît sous la production d'animaux morts

Un amas d'os d'abats

La chair

Du sang

On n'y croit pas

On n'y croit plus

Fatras d'amas

Hallucination du trop d'animaux morts

Pourquoi

Pour qui

On a mal au dos aux bras partout mais on y croit à la fin du
jour du mois

Au pognon pris sur nos maux sur nos dos ou nos bras

Il y a la nuit sans fin dans d'infinis couloirs.

En cet usage de la littérature dans sa forme la plus ancienne, écrire

en vers, ici, c'est témoigner pour soi mais aussi pour l'autre, le lecteur, le contemporain. Peut-être est-ce combattre la prose du monde sans l'éluder ni l'édulcorer, est-ce inscrire dans un rythme — de la phrase, de la page, du souffle — le battement de l'émotion et la violence du réel.